

Patrimoine d'Ardèche

Bulletin de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche

www.patrimoine-ardeche.com

Janvier 2010 N°13



Viviers - Maison des chevaliers

Éditorial

Chers amis,

Une fois de plus, nous abordons une nouvelle année. Avant que ce cap ne soit franchi, il me faut avoir une pensée que j'adresserai à ceux pour qui, malheureusement, l'année 2009 n'aura pas été clémente, ceux à qui elle aura apporté deuil, soucis ou maladie. Qu'ils soient assurés de notre sympathie et de notre soutien. Mais c'est aussi, bien sûr, l'occasion pour moi de vous présenter à nouveau à tous, en mon nom et au nom du Conseil d'administration, nos meilleurs vœux pour une très bonne et très heureuse année 2010. Que dire de plus que d'espérer qu'elle vous apporte ce que vous souhaitez et que les mois qui viennent voient la réalisation de vos désirs.

C'est donc la dixième fois que vous recevez mes vœux en tant que président de la Société de Sauvegarde. Mais, si les choses se passent comme nous l'envisageons, ce sera aussi la dernière. Il est en effet prévu que je passe la main à un nouveau président à notre prochaine assemblée générale. Elle aura lieu, je vous le rappelle, au mois d'avril au Bourg-Saint-Andéol, puisque, comme je vous l'ai annoncé dans le dernier bulletin, nous avons décidé, pour diverses raisons, de la décaler de quelques mois et qu'elle ne s'est pas tenue en octobre, comme c'était la tradition dans notre association. Vous n'en trouverez donc pas comme à l'accoutumée de compte rendu dans ce bulletin de fin d'année. Mais sachez que votre Société est toujours active et continuera de l'être dans les deux domaines qui sont les siens, la sauvegarde et la connaissance du patrimoine ardéchois. Nos bulletins vous en donnent chaque trimestre la preuve.

Ce n'est évidemment pas sans nostalgie que je quitterai une présidence qui m'a apporté beaucoup de satisfaction. Elle m'aura permis de découvrir un département, une province devrais-je dire, que je connaissais mal, mes activités professionnelles m'ayant entraîné loin du pays de mes ancêtres. Elle m'a aussi permis de vivre avec vous quelques grands moments d'amitié que je ne suis pas près d'oublier et dont je vous remercie. Mais, dix ans c'est un bail, aussi bien pour le président que pour l'association, et il est bon qu'en cette période de profond changement du sang nouveau apporte un nouvel essor à notre Société. Que ceux qui auraient la courtoisie de le regretter sachent que, dans la mesure où le nouveau président le souhaitera, je resterai bien sûr actif au sein de notre association. Ce n'est donc pas un adieu que je vous dis, mais un simple au revoir.

*Le président
Guy Delubac*

Sommaire

- p 2 *Journée du patrimoine de pays : Château de Largentière*
- p 4 *Visite-conférence : Viviers*
- p 9 *À travers le patrimoine ardéchois : Boffres*
- p 10 *Colloque de Prades : Mines en Ardèche*
- p 11 *L'association « Arts et mémoires de Coux » deux fois primée !*
- p 12 *Calendrier des sorties - Retable de Gravières*

Journée du patrimoine de pays (en collaboration avec le Sithere)

Le château de Largentière - 13 juin 2009

Le compte rendu des visites de Chassiers et Prunet, par lesquelles s'est poursuivie la journée, est paru dans le précédent bulletin

Accueil des membres de la Sauvegarde dans la cour supérieure du château par les représentants de l'Association pour la sauvegarde du patrimoine de Largentière, dont Josette Mirabel vice-présidente et organisatrice de l'exposition « 1 000 ans d'histoire », J.-F. Cuttier qui nous souhaite la bienvenue au nom de la municipalité et Valérie Jugnon qui nous présente le château et retrace son histoire, étroitement imbriquée à celle de la ville. La cité, qui a conservé une grande partie de son architecture médiévale, est enserrée en rive droite de la Ligne, dans une boucle de la rivière et installée en fond de vallée sur l'emplacement des principales mines anciennes de plomb argentifère. D'abord nommée Ségalières, la ville est née des premières exploitations minières, à une époque mal déterminée mais qui ne remonte peut-être pas au-delà du XI^e siècle. Le château est implanté à mi-pente, sur la même rive que le bourg qu'il domine, et à proximité immédiate d'une importante mine médiévale, connue sous le nom de « Baume de Viviers ». Construit à la pointe d'un éperon surplombant la rivière, le château pouvait ainsi contrôler le chemin de Tauriers et plus largement les accès nord vers Jaujac et la Souche ou Valgorge.

À l'origine, la tour carrée dite « Argentaria » élevée au XII^e siècle par les évêques de Viviers pour à la fois protéger l'exploitation, mettre en sécurité l'argent tiré des mines et aussi affirmer leur propre revendication sur ce revenu attractif face aux prétentions concurrentes d'autres seigneurs, en particulier les puissants comtes de Toulouse dont la forteresse rivale de Fanjau surplombait la ville en rive gauche. Cette tour « argentièrè » donnera son nom à la ville devenue l'Argentièrè.

On peut distinguer plusieurs étapes dans la construction du château :

- la tour « argentièrè » dont l'existence est attestée en 1210 par un accord entre l'évêque et le comte de Toulouse, devenue par la suite le donjon du château. Cette tour romane se caractérise par ses murs de trois mètres d'épaisseur appareillés en moellons à bossage, par l'absence de toute ornementation extérieure hors

une arcade en plein cintre. L'accès se faisait uniquement au premier étage dont le sol reposait sur une voûte, les étages supérieurs à l'origine sur plancher étant reliés entre eux par un escalier à vis dans l'épaisseur du mur. À son sommet, à plus de 30 mètres, une toiture surbaissée à quatre pans surmontait de larges baies.



- une seconde tour est construite à côté (sud) de la tour argentièrè au début du XIII^e siècle par le comte de Toulouse, dont ne subsiste aujourd'hui que le soubassement, en

forme de terrasse semi-circulaire en avant de la cour supérieure. Cette tour était liée à une première enceinte enserrant le donjon épiscopal. À la même période deux autres co-seigneurs, Adhémar de Poitiers et Bermond d'Anduze, élèvent deux tours rondes à l'est. Ces deux tours se trouvent alors en avant de l'enceinte castrale dont elles protègent l'accès. Après la fin de la croisade des Albigeois qui soumet le comté de Toulouse au pouvoir du roi de France, l'évêque de Viviers demeure seul possesseur des mines et de l'ensemble castral.





- les évêques Jean de Montchenu et Claude de Tournon renforcent l'enceinte et agrandissent le château à la fin du xv^e siècle, comme en atteste l'inscription datée 1481 qui attribue cette réalisation à « M^e Renaud et ses compagnons ». Ils intègrent à l'enceinte fortifiée les deux tours jumelles qui surplombent désormais la porte principale, construisent le corps de bâtiment dit « tour pentagonale » qui relie ces tours au donjon. Si la structure est complexe l'ensemble se présente désormais comme un château unique. L'autonomie est accrue par un puits creusé jusqu'au niveau de la rivière.

- après une longue période d'abandon qu'avaient précédé les guerres de Religion, le marquis de Brison rachète en 1716 le château aux évêques de Viviers. Ceux-ci vont employer les 144 000 livres provenant de la vente à l'édification de leur nouveau palais épiscopal (l'actuel hôtel de ville de Viviers). Brison remet en état et transforme l'ancienne construction médiévale en une moderne demeure seigneuriale dotée de tous les aménagements l'autorisant à recevoir selon son rang et permettant à sa famille de vivre confortablement : l'enceinte basse est transformée en un perron doté d'un double escalier monumental, deux étages sont élevés au-dessus de l'ensemble reliant les tours jumelles au corps principal et entre elles, la façade principale est transformée et cadencée de larges baies qui éclairent de vastes pièces de réception. Des terrasses sont construites, des jardins agencés, une allée de marronniers permet aux voitures d'accéder de la ville à la cour supérieure, on perce dans son prolongement la route de Tauriers.



long de la route de Tauriers et des balcons en ciment ajoutés à la façade sud-ouest la défigurent.

- après avoir pendant 140 ans hébergé son hôpital, le château a été depuis quelques années restitué à la commune, mais les transformations subies, le manque d'entretien qui a précédé la fermeture de l'hôpital et une temporaire utilisation par le lycée hôtelier avant transfert dans ses nouveaux locaux, en ont largement dénaturé l'intérieur et l'une des façades et rendent actuellement la visite problématique. La commune

s'est engagée dans une restauration progressive des parties les plus accessibles, mais il faudra quelques années pour y parvenir, avec en préalable la réfection de la toiture principale très dégradée. Quelques salles sont toutefois ouvertes, l'été surtout, dans le cadre d'animations médiévales.

La visite s'est, dans ces conditions, limitée aux deux anciennes salles de réception en façade principale, dont celle du premier étage abritant l'exposition « 1000 ans d'histoire » qui résume de manière très documentée l'histoire de Largentière et donne accès à l'intérieur du donjon. Et s'est conclue, pour ceux qui souhaitent profiter du soleil, par un déjeuner rustique pris sur la terrasse de la cour basse.

Jean-François Cuttier
Vice-président de l'association
pour la sauvegarde du
patrimoine de Largentière

Visite-conférence

VIVIERS (5 août 2009), en association avec l'Amicale des Ardéchois à Paris

Nous étions 120, par une belle journée d'août, pour profiter d'une sortie extrêmement intéressante, parfaitement organisée par Pierre de Lafarge, le président de l'Amicale. Compte tenu du nombre, quatre groupes ont été formés pour visiter alternativement la ville, la Cité Blanche, le pont romain et la chapelle Saint-Ostian. Il y eut, bien sûr, le traditionnel dépôt de gerbe au monument aux morts en présence du maire de Viviers François Louvet et de madame le sous-préfet Marie-Blanche Bernard. La journée s'est agréablement terminée, assez tard dans l'après-midi, par un verre au château de Sainte-Concorde, propriété de Pierre de Lafarge.

Viviers, « capitale du Vivarais », « troisième secteur sauvegardé de la Région Rhône-Alpes », « résidence des évêques depuis le ^v^e siècle », « véritable musée d'architecture à ciel ouvert », voilà ce que disent les guides touristiques. Mais j'ajouterais : « Viviers la mystérieuse » qui ne se livre qu'au visiteur averti et curieux et « Viviers la belle endormie » qui aurait tant besoin de mécènes pour l'aider à retrouver son éclat d'antan. Elle possède neuf monuments classés et huit monuments inscrits à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Les Vivarois possèdent un trésor, mais ne savent pas l'apprécier et le mettre en valeur.

Le Séminaire

Le Séminaire qui reçoit aujourd'hui les groupes en visite ne fut pas le premier établi à Viviers. Un autre établissement avait été fondé près de la cathédrale, en 1650, par Mgr de Suze, afin de faire face à la fois au manque de connaissances du clergé et afin de remédier à l'avancée des idées protestantes. À la suite de l'incendie de 1772, il fut décidé d'élever le nouveau bâtiment en dehors de l'enceinte de la ville. Seule la partie centrale avec ses 141 chambres fut construite alors et fonctionna de 1785 jusqu'à la Révolution.

L'évêque Charles de La Font de Savine ayant prêté le serment constitutionnel, les directeurs et séminaristes refusèrent de l'imiter et durent quitter Viviers. En 1793, le Séminaire devint un lieu de réclusion pour les prêtres réfractaires. Puis l'évêché de Viviers se trouva rattaché à celui de Mende, en Lozère, à partir de 1802 et la ville perdit sa suprématie religieuse. Un ancien directeur, l'abbé Vernet, parvint néanmoins à le racheter. C'est en 1823 que l'évêché de Viviers fut enfin rétabli et que le Séminaire put fonctionner à nouveau. On construisit ensuite l'aile gauche, dite de philosophie, puis l'aile droite qui abrita la chapelle et une vaste bibliothèque.

Mais les lois de séparation des Églises et de l'État de 1905

obligèrent à nouveau les séminaristes à quitter les lieux qui devinrent un camp de réclusion pour des suspects alsaciens. C'est en 1924 que l'établissement, racheté grâce à Auguste Pavin de Lafarge, put enfin rouvrir ses portes.

Depuis 1977 l'établissement reçoit des groupes venant suivre des stages, des sessions ou des... séminaires.

La chapelle à nef unique, toute en pierres de Saint-Paul-Trois-Châteaux, est l'oeuvre de Vincent Gougeon. Les voûtes retombent par une corniche sur l'ensemble des colonnes et chapiteaux. Des pilastres, colonnes et sous-bassements de marbre noir et rose décorent le chœur. Le pavage est constitué par une belle mosaïque. Dans le fond de la chapelle, la tribune accueillait les familles lors des ordinations. Une plaque rappelle la béatification du père de Foucauld qui y fut ordonné prêtre en 1901 et les cérémonies qui eurent lieu à cette occasion en 2004.

L'ancien cimetière se trouve non loin de la chapelle ; il abrite les dépouilles des prêtres et séminaristes décédés ici et, face à l'entrée, la tombe de l'abbé Vernet (1760-1843) qui consacra sa vie à l'oeuvre du Séminaire.

La ville basse

Viviers fut entouré d'une double couronne de remparts délimitant la ville basse des artisans, commerçants et notables, de la ville haute, uniquement religieuse, qui abritait le quartier canonial. Une partie du rempart de la ville basse avec sa tour du quatorzième siècle se déploie encore sur la droite en descendant la rue. Puis nous découvrons les vestiges de la plus grande des six portes de la ville, la porte Riquet, où sont encore visibles la rainure qui guidait la herse et dans le mur, à l'étage, l'ancienne porte d'accès à la partie haute de la porte.

La Maison des Chevaliers

Après le passage sous un « pontet » décoré de fenêtres trilobées, nous parvenons devant la fameuse « Maison des Chevaliers ». Elle fut la propriété de Noël Albert, commerçant enrichi par le commerce du sel sur le Rhône, qui fit refaire en 1546 la façade de sa maison « à l'antique ».



Maison des chevaliers

Suivant les prescriptions de la Renaissance, les étages s'ornent de colonnes doriques, ioniques puis composites, les fenêtres, encore à meneaux, sont encadrées de pilastres. Les étages sont séparés d'abord par des médaillons à visages qui encadrent un blason surmonté d'un heaume, puis par une magnifique représentation de tournois de chevaliers et enfin par des rinceaux de feuillages. Nous ne voyons que la façade, mais la demeure avec ses deux cours intérieures successives et ses quatre étages est immense. L'escalier intérieur est peint avec des figures de prophètes et se prolonge au-dessus des toits par une tour de prestige.

Noël Albert, après avoir été le bailli de l'évêque, passa soudain au protestantisme et à deux reprises ses troupes investirent la cathédrale, d'abord pour des pillages sacrilèges en 1562 et ensuite, en 1567, alors qu'il possédait le commandement de la ville, pour des destructions importantes. L'année suivante, après la signature de l'Édit de Pacification, il refusa de rendre le commandement de la ville. Il fut alors arrêté et conduit à Toulouse pour y être jugé ; le jour même il fut condamné et exécuté...

Sur l'actuelle place de la République, une maison donna en 1642 l'hospitalité à Richelieu qui souffrant d'un ulcère au bras se faisait porter sur un lit par six serviteurs.

L'escalier, en vis à cette époque, ne permettant pas l'accès du lit au premier étage, une grande ouverture fut faite dans la façade et un pont de bois permit aux porteurs de son lit d'accéder à sa chambre.

L'hôtel de Lestrade

Cette construction importante date du XIII^e siècle et se dresse au fond de la place. Elle servit de maison des consuls ainsi que de caserne et de prison à partir de 1767. La façade latérale conserve des fenêtres du XVI^e siècle, une belle porte cloutée avec larmier, une élégante fenêtre géminée et le haut de l'ouverture de la prison qui se trouve enterrée à cause du dénivelé de la rue. L'intérieur de l'hôtel renferme un escalier en vis dont la moitié supérieure est encore peinte, une cheminée XVI^e siècle, des cheminées XVIII^e siècle et surtout, dans une pièce du premier étage, des peintures de la fin du XIII^e siècle retraçant la parabole du Fils prodigue.

L'hôtel de Lestrade

Cette construction importante date du XIII^e siècle et se dresse au fond de la place. Elle servit de maison des consuls ainsi que de caserne et de prison à partir de 1767. La façade latérale conserve des fenêtres du XVI^e siècle, une belle porte cloutée avec larmier, une élégante fenêtre géminée et le haut de l'ouverture de la prison qui se trouve enterrée à cause du dénivelé de la rue. L'intérieur de l'hôtel renferme un escalier en vis dont la moitié supérieure est encore peinte, une cheminée XVI^e siècle, des cheminées XVIII^e siècle et surtout, dans une pièce du premier étage, des peintures de la fin du XIII^e siècle retraçant la parabole du Fils prodigue.

La **rue du Château** ne mène à nul château, mais au quartier canonial, établi peut-être sur un ancien *castrum* romain. Depuis la base d'un escalier établi à la fin du XIX^e siècle, on peut apercevoir le mur de la ville haute, percé de la belle fenêtre Renaissance d'une maison de cha-

noines. Quelques mètres plus haut sur la droite, la façade d'une maison fin XV^e siècle présente l'ancienne porte d'accès, murée à un mètre de hauteur et une belle fenêtre à demi-croisée, surmontée d'un larmier qui retombe sur deux culots sculptés.

Et nous arrivons à la porte de la Gache, (de l'occitan *gachia*, le gardien) porte d'entrée du quartier canonial ouverte au XIV^e siècle ; elle est surmontée d'une bretèche. Face à cette porte, un petit local exposant maquettes, photos et documents permet de mieux comprendre ce qu'était un quartier canonial et la façon dont la vie s'y déroulait.

Le quartier canonial

La tour-porte s'offre ensuite aux yeux étonnés des visiteurs. Elle fut construite en trois périodes. Au XI^e siècle les chanoines décidèrent de faire une porte d'entrée monumentale pour leur quartier en la surmontant de la chapelle Saint-Michel ; non visitable, elle possède une coupole recouverte de multiples sculptures. Au XII^e siècle, la tour fut surélevée afin d'en faire un clocher où les cloches ne prirent place que plus tard. Puis au XIV^e siècle la guerre de Cent Ans obligea à se fortifier et le dernier étage polygonal fut réalisé : créneaux et meurtrières cruciformes y furent établis, de même qu'au balcon formé au premier étage par la chapelle, balcon nommé « la Bramardière » puisque le guetteur devait y « bramer » en cas de danger.



Chevet de la cathédrale

La maison de Sampzon

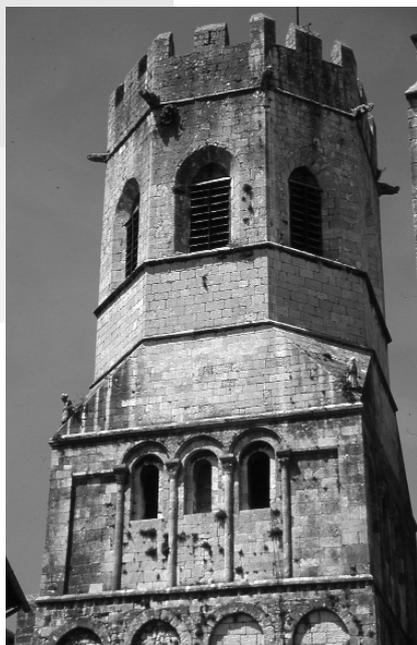
Sur la gauche de la tour-porte, elle enjambe la rue de Châteauvieux et domine l'escalier qui monte à la cathédrale. Elle fut construite au XIII^e siècle pour le chanoine Pons de

Sampzon et modifiée au XVI^e siècle par l'adjonction de galeries autour de la cour. La tour de la demeure abrite un bel escalier en vis et les façades présentent des fenêtres à demi-croisées. Un système de canalisations en pierre permettait la récupération des eaux de pluie dans la citerne qui trône toujours au milieu de la cour. Cette maison fut épargnée par les Protestants lors de leurs destructions en 1567, car le chanoine Antoine de Castilhon, propriétaire à cette époque, avait des parents huguenots.

La cathédrale Saint-Vincent

La cathédrale fut consacrée en 1119, sous l'évêque Léger, par le pape Calixte II. C'était une église à trois nefs dont la voûte était soutenue par six piliers cruciformes. On reconnaît les arcs romans des bas côtés de chaque côté de l'orgue. Les murs latéraux ont conservé les grands arcs de décharge en plein cintre avec leurs baies étroites. Le chevet primitif était une abside en cul-de-four, mais un déambulatoire permettait l'accès à des chapelles rayonnantes, toujours visibles de l'extérieur.

L'évêque Claude de Tournon (1498 -1542) entreprit la modification du chœur en se servant du mur du déam-



Tour Saint-Michel

bulatoire pour faire élever le magnifique chœur gothique flamboyant que l'on admire aujourd'hui.

En 1562, lors d'une première incursion, les Protestants se livrèrent au pillage ; mais en 1567 ils revinrent, déterminés à tout détruire. Ils saccagèrent le quartier canonial, violèrent les tombeaux, dont celui de Claude de Tournon, et abattirent les voûtes de la nef. Puis un maçon s'attaqua à la clé de

voûte du chœur afin de le faire effondrer ; il glissa malencontreusement et se tua, ce qui arrêta les destructions et permit la conservation de ce chœur remarquable.

Les travaux débutèrent en 1598 : le reste des voûtes de la nef fut abattu ainsi que les piliers afin d'obtenir un vaste espace unifié ; les murs latéraux furent surélevés, mais faute de moyens, on établit un lambris sous charpente. Ce n'est qu'en 1758 que le lambris fut remplacé par la très belle voûte de pierre dite en stéréotomie, œuvre de Jean-Baptiste Franque.

Le maître-autel de marbre blanc incrusté de marbres polychromes fut réalisé par des marbriers italiens en 1727. Les stalles sculptées en noyer datent du XVII^e siècle. Les tapisseries des Gobelins, en laine et soie, ornent le chœur ; elles représentent des scènes religieuses, mais il manque « la Cène » volée et jamais retrouvée.

En sortant de la cathédrale, à gauche, le bâtiment qui borde la place Saint-Jean fut l'ancienne demeure des évêques et devint séminaire en 1650, puis maîtrise jusqu'aux environs de 1970.

La descente vers la ville par la porte de l'Abri, qui offre un beau panorama, permet le passage des voitures.

En empruntant le chemin de ronde, on contourne la cathédrale en admirant l'extérieur du chœur, véritable dentelle de pierre, ainsi que les chapelles rayonnantes conservées.

La place de la Plaine

Cette place où se trouvaient autrefois tous les bâtiments communs aux chanoines est bordée par la chapelle Saint-Clair, construite à l'endroit du cloître disparu qui communiquait avec la cathédrale. Appuyée au mur de la cathédrale, une tourelle abrite l'escalier qui permet de monter à la galerie extérieure du chœur de la cathédrale, mais l'accès n'est pas public.

Le bâtiment moderne de l'ancien couvent Saint-Roch occupe tout le fond de la place ; les religieuses étaient des sœurs soignantes et garde-malades qui s'activaient auprès de la population vivaroise.

La place de Châteauneuf

C'est un lieu de promenade privilégié qui domine toute la ville et offre de belles échappées sur le Rhône tout proche, les ruines de Châteauneuf et au loin le Vercors. En s'approchant du mur d'enceinte de droite on voit que la ville est bâtie à même la roche. On domine le chemin de la Brèche. C'est depuis ce chemin qu'en 1576 une troupe protestante escalada le rocher à l'aide d'une échelle de corde lancée par un traître. À l'extrémité de ce belvédère, c'est la vue sur la place de la Roubine, ex-quartier des tanneurs avec les « chauchières », fosses à tanner



Cathédrale Saint-Vincent - Voûte du chœur

le cuir et les coytrateries, tours percées d'ouvertures où séchaient les pièces de cuir. De là, le regard aperçoit les carrières et l'usine Lafarge proches du Teil. Nombre de Vivarois et habitants des environs y furent embauchés à partir du milieu du XIX^e siècle.

Du côté gauche du promontoire, la masse énorme du Séminaire et celle moins massive de l'Hôpital se détachent des constructions.

La maison des Chevaliers offre sa façade sculptée, dominée par une tour rectangulaire qui permettait sans doute à Noël Albert d'aller surveiller les environs lorsqu'il n'avait pas la conscience tranquille...

Il faut ensuite revenir sur nos pas et obliquer à droite afin de passer sous le bâtiment de l'ancienne viguerie. Du haut d'une ouverture pratiquée dans le rempart, un escalier, qui n'existait pas à l'origine, descend à la ville. Nous le dépassons et poursuivons sous la voûte pour trouver à notre gauche une fenêtre grillagée qui est celle de la cave où les soldats protestants enfermèrent les chanoines après les avoir dévali-



Hôtel de Beaulieu

sés, en 1576, et que les habitants vinrent délivrer plus tard. La porte suivante est celle de la chapellenie de Preciosa, où se trouve cette cave. Dans la cour de cette maison subsiste le système de récupération des eaux de pluie dans une citerne toujours en place ainsi que la rigole pour l'évacuation dans la rue.

Par cette rue, de Chateaufort nous regagnons la porte de la Gache et obliquons à gauche pour rejoindre la Grande rue. À notre gauche, le vaste hôtel particulier de Beaulieu, au balcon de ferronnerie et aux agrafes feuillagées des fenêtres. Puis nous arrivons à l'évêché actuel.

L'hôtel de Roqueplane

Ce bâtiment fut construit à partir de 1734 par l'architecte Jean-Baptiste Franque pour Pierre de Roqueplane, receveur des tailles du Vivarais. Il devint mairie en 1947, puis en 1986 le maire et l'évêque s'entendirent pour échanger leurs demeures respectives. C'est un bel hôtel particulier entre cour et jardin, la forte pente sur la gauche a été rachetée par la construction de trois terrasses étagées avec des dépendances en soubassement. La façade pré-



Hôtel de Roqueplane - Allégorie du Rhône

sente sept travées avec un avant-corps central ; un escalier double mène au perron surmonté d'un balcon, les fenêtres sont ornées d'agrafes. À l'arrière, le balcon est soutenu par des atlantes et une console au masque d'Hercule. Au centre du fronton du sommet trône une allégorie du Rhône.

Lors de l'échange, c'est l'ancienne cuisine à l'imposante cheminée que l'on choisit de transformer en chapelle et ce fut la proposition d'aménagement de Jacques Priolleau qui fut retenue. Les parties importantes pour la liturgie (tabernacle, autel, ambon) sont soulignées de blocs de travertin. L'ensemble est sobre mais tout en symboles.

Le palais épiscopal

À partir du XIV^e siècle, les évêques avaient pris l'habitude de ne plus résider à Viviers, mais dans les châteaux qu'ils possédaient aux environs, puis surtout dans leur palais de Bourg-Saint-Andéol. Si bien que l'évêque, Mgr Renaud de Villeneuve, fut prié par le pape de faire sa résidence habituelle à Viviers. Comme l'hôtel de Roqueplane, c'est un vaste édifice entre cour et jardin qui occupe le fond de la cour d'honneur, l'aile gauche était destinée aux cuisines et aux galetas des serviteurs. Une aile droite, prévue mais non réalisée, devait recevoir la chapelle et une serre. Le vestibule dont la voûte présente une savante stéréotomie précède la salle à l'italienne. D'une hauteur d'un étage, cette salle est surmontée d'un balcon destiné à accueillir les musiciens lors des réceptions.



Palais épiscopal (actuellement hôtel de ville) - Salon italien

Elle est ornée de peintures à la détrempe sur plâtre, en camaïeu de gris bleu ou de gris vert, représentant des scènes de l'ancien Testament, des allégories ou des représentations mythologiques ; de larges guirlandes de rinceaux, de fleurs, de feuillages aux tons gais les encadrent. Des salons aux précieux parquets récemment restaurés font suite à cette salle.

Actuellement, le bâtiment abrite également l'association « CICIP » (Centre International Construction et Patrimoine, ex « Patrimoine Vivarais ») et « Cavajazz ». S'y est installé récemment un responsable, en charge du futur « Pays d'Art et d'Histoire ».

Cité Blanche

(nom donné en mémoire de Blanche de Causans, épouse décédée prématurément de Raphaël de Lafarge)

La visite se poursuit par une visite de la cité Blanche, ancienne cité ouvrière Lafarge où les premiers logements furent construits en 1880, puis les seconds en 1913. Ce fut une « ville dans la ville » avec église, écoles, hôpital, boutiques. Les ouvriers se retrouvaient au Cercle Saint-Léon. Tout était organisé pour les loisirs, patronage, cours du soir, équipe de foot, jeux de boules... Un système d'aide sociale avec caisse de secours, caisse de retraite, soins gratuits... fut rapidement mis en place. Avec la mécanisation, les besoins en personnel devinrent de moins en moins importants et la cité se dépeupla progressivement, mais il reste encore quelques occupants qui ne veulent pas la quitter.



Un projet de réhabilitation est en cours, mais dont nous ne connaissons ni l'importance, ni la date de mise en œuvre. Le CICP a posé sa candidature pour y occuper les lieux restaurés, de même que d'autres associations en rapport avec le patrimoine, la pierre, la construction.¹

Le film projeté ensuite, « Les enfants de la Cité Blanche », est un documentaire de France Bonnet et Kamel Chérif.

« Ce film relate à travers plusieurs générations le vécu d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont formé une communauté au sein de la cité ouvrière de Lafarge, à Viviers, en Ardèche... »

Le pont romain

Daté du II^e ou III^e siècle, il enjambe l'Escoutay, petite rivière de type méditerranéen, née à Saint-Jean-le-Centenier. Long de 100 m, il possède onze arches, mais sans doute douze ou treize à l'origine. Sous les arches du milieu, la structure romaine est encore visible : des rouleaux de pierres plates, séparées par un cordon de fragments de briques. En amont, les piles du pont présentent des avant-becs sans doute d'origine médiévale. Quelques arches ont été remaniées ou remplacées, car il a connu au cours des siècles de nombreuses crues. Ce pont était emprunté par la voie romaine qui longeait la rive droite du Rhône et traversait Viviers. Selon certains auteurs,² il s'en détachait un itinéraire qui gagnait Alba par les collines, chemin qui fut ensuite très fréquenté par les muletiers avec leurs chargements de sel, de vin, et autres denrées approvisionnant la Montagne. Les écrits du XVII^e siècle abondent en récits de crues et de leurs ravages. Plus récemment des épis ont été construits dans le lit, des enrochements pratiqués sur les berges, mais l'été l'Escoutay est souvent à sec et alors il n'alimente plus le Rhône au port de Viviers.



Le pont romain

La chapelle Saint-Ostian³

Proche de Viviers, c'est une petite église rurale pleine de charme dans son nid de verdure et bordée de vignes aux tons changeants.

Saint Ostian aurait vécu au VI^e siècle, il était parent de l'évêque de Viviers, saint Venance, fondateur du chapitre de la cathédrale, lui-même parent du roi burgonde Sigismond. Il mena ici une vie d'ermite durant vingt-cinq ans. On lui attribua des guérisons d'aveugles. Après sa mort, une première chapelle fut bâtie sur le lieu de sa cellule, chapelle agrandie puis restaurée au XI^e siècle.

Des fouilles eurent lieu en 1869 et l'on découvrit son sarcophage sous l'autel. Ses ossements furent transportés à la cathédrale et une crypte aménagée afin de conserver le sarcophage. La piété populaire vivaroise invoquait traditionnellement saint Ostian au cours de processions pour obtenir la pluie en période de sécheresse.



Chapelle Saint-Ostian

Des pierres provenant des chapelles précédentes ont été réutilisées ; dans le mur extérieur droit au-dessus de la porte latérale, dans le demi-cercle d'un tympan, on a du mal à reconnaître deux petites têtes, un animal fabuleux, quelques feuilles, puis en dessous, des arcades, un portail et une petite niche funéraire. À gauche de cette porte, on discerne sur une pierre de remploi, la lettre grecque « oméga » provenant d'un chrisme. À droite de la porte, dans le bas du mur, un entrelacs carolingien et dans le bas du contrefort une croix pattée sur une pierre provenant d'une plaque de chancel. Enfin dans le mur pignon, sous le clocher peigne, une curieuse croix de Malte, accompagnée d'un motif feuillagé.

Yvonne Leclère

Vice-présidente du Centre international Construction et Patrimoine

Présidente de l'office de tourisme du Pays de Viviers

1- Depuis la visite du 5 août, une exposition sur la pierre, la chaux, le ciment, sur l'histoire de Lafarge et de sa cité, et sur le carreau-mosaïque a vu le jour. Elle se trouve dans le bâtiment de 1913. Pour visiter, sur rendez-vous : yvonne.leclere@orange.fr

D'avril à octobre, l'Office de Tourisme de Viviers organise des visites industrielles sur le site de l'usine, complétées par la découverte de la Cité Blanche.

2- C'était le cas de l'abbé P. Arnaud, auteur de l'ouvrage *Voies romaines en Helvie*. En revanche, René Rebuffat pense qu'il n'y avait pas de voie romaine longeant l'Escoutay entre Viviers et Saint-Thomé. Pour lui, Alba était reliée au Rhône par les quatre itinéraires suivants : d'abord la voie d'Antonin le Pieux qui aboutissait au Teil par la vallée du Frayol ; ensuite par Saint-Thomé et le plateau de Bayne (itinéraire reconnu aussi par l'abbé Arnaud), aboutissant à Saint-Montan avant de rejoindre Bourg-Saint-Andéol ; enfin une voie passant par la *Vallis vinaria*, Gras et Rimouren où elle se divisait en deux branches, l'une vers Bourg (*Bergoiata*), l'autre vers Saint-Just (*Lagermate*).

Cf REBUFFAT R., « Les voies romaines de la Basse Ardèche », Mémoire d'Ardèche et Temps présent, cahier 66, 15 mai 2000.

3- Rappelons qu'une présentation de la chapelle Saint-Ostian, illustrée de plusieurs photographies, est déjà parue dans le N°5 (janvier 2008) de *Patrimoine d'Ardèche*.

À travers le patrimoine ardéchois

BOFFRES

Boffres est un petit village perché dominant la vallée du Duzon, affluent du Doux, situé entre Vernoux et Alboussière dans le Haut Vivarais. On aperçoit de loin une haute tour et une église, au sommet d'un éperon rocheux à 680 mètres d'altitude environ. Quelques vieilles maisons s'étagent sur la pente le long de « calades ».

De la place de l'église on a une belle vue sur la vallée, sur les collines environnantes et sur une partie du massif alpin. Une table d'orientation guide les visiteurs.

L'origine du nom de Boffres vient de son appellation ancienne « *Balfredo* », rocher escarpé froid (*bal*, *baux*, rocher dominant et *fredo*, froid en occitan). Effectivement, un vent glacial y souffle souvent en hiver.

Histoire

Le premier document que nous ayons sur Boffres date du XIII^e siècle. En 1160, Galbert de Balfram en est le seigneur. Puis ce fut Guillaume de Beaudiner.

Au XIII^e siècle, il y eut des co-seigneurs : Giraud Bastet, seigneur de Crussol, les Templiers de Valence... Boffres était un fief de l'église de Valence et les seigneurs rendaient hommage à ses évêques.

En 1246, Philippa de Fay, veuve du puissant comte de Valentinois, laissa en héritage à son petit-fils, Roger d'Anduze, La Voulte et Boffres. Pendant des siècles le mandement va appartenir aux seigneurs de La Voulte : les d'Anduze, les Lévis Ventadour, les Rohan, jusqu'à la Révolution.

Boffres va vivre une période très noire pendant la guerre de Cent Ans, puis retrouve la prospérité.

Depuis 1176, les Templiers de Valence ont un établissement à Grozon qui s'est considérablement agrandi au cours des siècles. Leurs terres vont s'étendre sur six mandements au XVIII^e siècle et ils ont joué un rôle politique et économique important dans la région.

Du milieu de XVI^e au milieu du XVIII^e siècle, les guerres de Religion affectent profondément la région, très largement convertie au protestantisme ; l'horrible massacre de l'Herbasse en 1683 au serre de Muans, la Révocation de l'édit de Nantes provoquent un exode des habitants et des destructions de temples. Plus tard, l'insurrection de Leyris en 1708, l'arrestation du pasteur Deshubas à Vernoux provoquent répressions et bains de sang. Il faudra attendre 1787 pour que la paix soit enfin rétablie et que les protestants retrouvent leurs droits civils.

La période révolutionnaire est relativement calme. Bien que souhaitant des réformes, les habitants évitent les

excès commis ailleurs et plus tard s'opposent aux mesures anti-religieuses.

Un apogée économique et démographique débute avec le Consulat et jusqu'à la III^e République.

C'est le règne des notables et Boffres profite de l'amélioration des cultures, de l'élevage et des communications (en 1826, chiffre de population maximum : 1796 habitants).

Le village se singularise en étant la commune de France ayant répondu par le plus gros pourcentage de non par rapport à sa population, au plébiscite de Napoléon III, le canton de Vernoux étant le seul canton ayant refusé ce coup d'état en 1851.

Un chemin de fer de Valence à Vernoux fonctionne pendant quelques années, mais la guerre de 1914 a fauché 82

hommes et le nombre d'habitants ne cesse de baisser (crises de la châtaigne, du textile, attraction de la vallée du Rhône).

La municipalité doit prendre de nombreuses mesures d'assistance.

Peu à peu la vie va s'améliorer, mais la guerre de 1939 va arrêter cet élan. Beaucoup de jeunes entrent dans la

Résistance et les habitants apportent une aide aux maquis voisins de Gilhac.

Après la guerre, on prend vite conscience de la nécessité de développer le tourisme. Chambres d'hôtes, gîtes ruraux se multiplient, de grands domaines accueillent les vacanciers et proposent des stages divers... La vie culturelle et sportive se développe. Le nombre d'habitants augmente : 620 au dernier recensement, en 2008.

De l'histoire de ce village, on peut retenir sa volonté de résister à tous les absolutismes, pour la liberté de conscience sous Louis XIV,

contre le coup d'état de Napoléon III, contre les excès de la Révolution....

Simone Foray

À suivre.

La deuxième partie de cet article sera publiée dans notre prochain numéro.



Colloque « Mines en Ardèche »

Prades le 26 septembre 2009

Ce colloque a été réalisé grâce à la collaboration de la Société de Sauvegarde avec Mémoire d'Ardèche et Temps présent (MATP) et avec la Société géologique de l'Ardèche (SGA). Il a réuni à Prades une assistance très nombreuse, motivée, intéressée par l'histoire et le devenir du patrimoine minier ardéchois ; ce patrimoine souvent méconnu est malheureusement en grand péril...

Les conférences (illustrées par des cartes, plans et pho-



tos) et les débats qu'elles ont suscités feront l'objet d'un cahier spécial de MATP ; ce compte rendu ne sera donc qu'un résumé des interventions.

Monsieur Dalverny, maire de Prades, nous présente d'abord sa commune : 1150 habitants, des activités encore diversifiées (quelques agriculteurs, une entreprise textile, les eaux minérales du Vernet, etc.)

Après le mot d'introduction de Pierre Ladet (MATP), le premier sujet, traité par **Georges Naud**, président de la SGA, porte sur **les différentes exploitations minières dans leur contexte géologique** : dans les terrains anciens du socle, les minéralisations en plomb ou zinc (Sainte-Marguerite-Lafigère, Saint-Cierge...), le charbon du Carbonifère à Prades et Banne, les minéralisations dans le Trias (pyrite à Soyons, plomb argentifère à Largentièrre, fer à Ailhon), le fer dans les calcaires du Jurassique à Privas, les lignites du Crétacé à Vagnas, etc. Il s'agit donc de nombreuses exploitations de petite taille (parfois d'importance nationale comme pour le fer de Privas-la Voulte). Mais il reste peu d'espoir de développement ultérieur dans le contexte économique actuel qui privilégie les grosses exploitations mécanisées (souvent à ciel ouvert).

Marie-Christine Bailly-Maitre aborde ensuite le thème de l'archéologie minière avec **l'exploitation médiévale du sous-sol (plomb-cuivre-argent) dans l'Ardèche**.

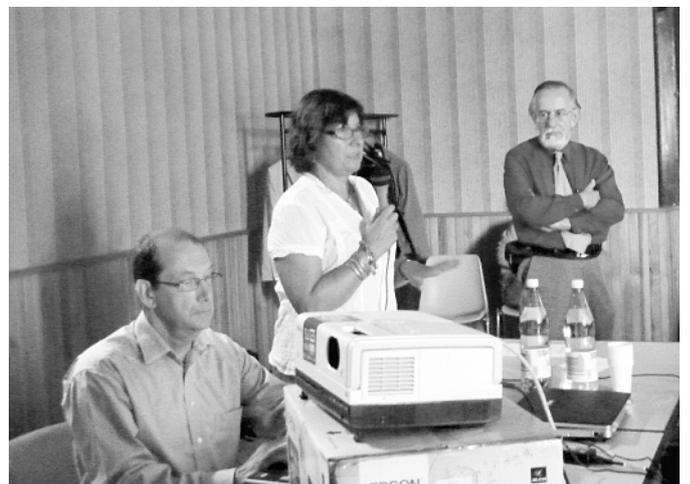
L'exploitation minière au Moyen Âge était liée au pouvoir politique ; en Ardèche le roi comme l'évêque frappaient monnaie et voulaient contrôler les mines d'argent ; à cette époque se créèrent de véritables villes « minières » comme Largentièrre en Ardèche, ou ailleurs l'Argentière-la-Bessée, Saint-Laurent-le-Minier, etc.

Les techniques minières médiévales nous sont connues par la documentation (les écrits d'Agricola au Moyen Âge, les représentations sur les vitraux...) et par les restes de travaux (haldes, galeries, etc.) ; l'abattage du minerai par le feu (une des méthodes utilisées) donnait des formes de galeries caractéristiques que l'on peut retrouver dans les anciens travaux.

À Largentièrre, l'emplacement des anciennes mines est encore visible en plusieurs points (près du château, à la Baume de Viviers...)

Dans la vallée du Chassezac, à Sainte-Marguerite-Lafigère, des travaux de recherches récents (2000 à 2007) ont mis au jour des vestiges importants datés entre 1024 et 1257 : puits jumeaux, ateliers de concassage, etc. Nous n'en verrons que les photos car tout a été « sécurisé », c'est-à-dire bouché ou nivelé, comme l'ont été les spectaculaires galeries plus récentes (xviii^e siècle à actuel) autrefois visibles sur la rive droite du Chassezac.

Les mines de charbon de Prades ont été exploitées jusqu'en 1928, par puits et galeries. La production annuelle a atteint 40 000 tonnes dans les années 1900. L'un des propriétaires, **Monsieur Joffre**, fait revivre avec passion l'histoire parfois mouvementée de ces sites miniers (incendie d'un puits en 1855...). Il reste sur les sites d'extraction des bâtiments, des galeries (certaines bouchées en 1998), une passerelle en mauvais état au-dessus du torrent, etc. Tout ce patrimoine minier nécessiterait plus que des travaux de sécurisation...



De gauche à droite : M. Georges Naud, Mme Marie-Christine Bailly-Maitre, M. Pierre Ladet

Les conditions d'exploitation de la mine de Largentière entre 1964 et 1983 étaient celles d'une mine moderne, mécanisée. Le plomb argentifère y est connu depuis le Moyen Âge, mais l'exploitation principale en a été faite par Pennaroya à partir de 1964. **Monsieur Rouyre**, ancien mineur, nous fait revivre cette période à travers les schémas ou les photos des travaux miniers (puits, galeries), des méthodes d'abattage (adaptation au « minerais de faille »...), de la laverie et des bassins de décantation, des engins de perforation ou de transport, etc. Il nous raconte également l'histoire des traces de reptiles fossiles trouvées dans la galerie du Roubreau.



Mme Joëlle Dupraz et M. Cyril Dumontet

L'apogée de l'industrie minière en Ardèche se situe entre 1840 et le début de la guerre de 14-18. **Sabrina Maurel** nous fait un panorama de cette industrie depuis les mines artisanales de fer et charbon du XIX^e siècle jusqu'aux mines contemporaines aux techniques plus évoluées (apparition de la machine à vapeur, des soutènements métalliques) et avec une spécialisation et une hiérarchisation du travail. Ses travaux sur le sujet ont fait l'objet d'un ouvrage qui sera publié en fin d'année 2009 par Mémoire d'Ardèche et Temps présent.

Travailler à la mine, les aspects sociaux et sociologiques, c'est le thème de l'exposé de **Pierre Bonnaud**.

Les structures sociales sont marquées au départ par l'enclavement et la dispersion des activités, par l'existence de Sociétés anonymes, d'ouvriers-paysans, etc. Ces structures évolueront avec l'ampleur de l'exode rural, le choc de la première guerre mondiale et la crise de 1929.

Le mouvement ouvrier va se construire progressivement par l'apparition des coopératives ou des syndicats, avec des grèves dures (à Banne en 1918 par exemple). L'État intervient par la réglementation (mise en place des délégués ouvriers...)

Parler de l'avenir du patrimoine minier, c'est aborder des sujets difficiles : préservation, restauration et valorisation, oui, mais par qui et pour quoi ? **Joëlle Dupraz** nous montre comment la notion de patrimoine minier s'est fait timidement jour en 1988 au niveau national, puis en 2008 pour le Conseil général avec la création de la Cellule archéologique.

Pourtant, le potentiel ardéchois est important, car bien réparti dans l'ensemble du département, diversifié (métaux, charbon...) et étalé sur plusieurs siècles (Antiquité à l'actuel). Et l'intérêt du public se manifeste bien par l'affluence à ce colloque et le niveau des discussions.

Tout projet de valorisation devra comprendre plusieurs étapes, entre autres une évaluation des sites (hiérarchisation, circuits de visite), la définition d'un porteur de projet, la maîtrise foncière...

Et au final, un bailleur de fonds !

La réunion s'est achevée par un débat entre les intervenants et avec le public, débat riche et bien à l'échelle des enjeux de conservation d'un patrimoine menacé. Ce patrimoine minier est le dernier témoin concret de métiers en grande partie disparus chez nous comme dans la vieille Europe.

Bernard de Brion

L'association « Arts et Mémoires » de Coux deux fois primée !

L'association qui a entrepris la rénovation du moulin de la Pataudée à Coux reçoit les encouragements des banques :

- Le 10 septembre en présence de Mme Fanny Moinier-Kurzeja, directrice de l'agence de Privas, et de M. Courseille, président du jury du concours, la **Banque Populaire du Sud** lui remettait officiellement le prix « Initiative Région » d'un montant de 2 000 € en présence de nombreux élus locaux et régionaux, du président de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche, des sponsors, commerçants... au cours d'une belle réception à l'espace Fabricou. Jean-Pierre Jeanne, maire de Coux, rappelait à cette occasion l'importance de ce projet qui fédère toute la population, initiative due à Roger Sartre, président d'Arts et Mémoires.

- Le jeudi 27 août, le **Crédit Mutuel de Privas**, dans le cadre de sa fondation « Creavenir » avait remis lui aussi, des mains de son directeur d'agence Pierre Arzac, sur les lieux mêmes du chantier, un chèque de 3 000 € pour récompenser et encourager le travail de rénovation.



De gauche à droite : M. Jean-Pierre Jeanne, M. Courseille (au pupitre), M. Roger Sartre et Mme Fanny Moinier.

Calendrier des sorties

- **Vendredi 19 mars** : *Rendez-vous de la Sauvegarde* à Jaujac.
RV à 9h 30 sur le parking du PNR. (Prendre la rue du Tribble et à droite devant l'église)
Visite du vieux Jaujac, des châteaux de Castrevieille, du Bruget et du domaine de Rochemure (siège du Parc naturel régional des Monts d'Ardèche)
(Rappel : Comme pour tous les *Rendez-vous de la Sauvegarde*, repas tiré du panier... dans une salle en cas de mauvais de temps)

- **Samedi 24 avril** : *Assemblée générale et visite-conférence* au Bourg-Saint-Andéol

- **Jeudi 27 mai** : *Rendez-vous de la Sauvegarde* à Desaignes.

- **Dimanche 20 juin** : *Journée du patrimoine de pays*, en association avec le Sithere, dans le Coiron.

- **Dimanche 11 juillet** : *Journée champêtre* au Chaussadis, avec visite du Monastier-sur-Gazeille l'après-midi.

Le retable de Gravières ...

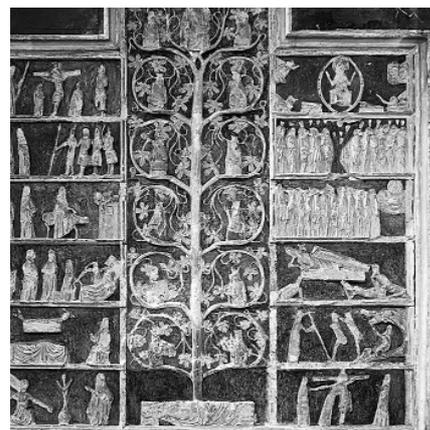
ou comment, grâce à son site Internet, la Sauvegarde devient correspondante du musée du Louvre en Ardèche.

L'église de Gravières possède, on le sait, un objet d'art remarquable qui est un retable en pierre du XIV^e siècle représentant l'arbre de Jessé, qui fut en particulier l'objet d'une étude détaillée de la part de Robert Saint-Jean.* Or il se trouva que, pour une exposition sur les retables français du X^e au XIV^e siècles, le musée du Louvre recherchât une reproduction de ce retable. Et c'est à la Sauvegarde que la demande en fut faite. Comment cela se fit-il ? Tout simplement parce que lorsqu'on cherche « retable Gravières » sur Internet, les moteurs de recherche renvoient en première ligne à notre site.

Nous avons la chance de disposer des photos demandées et celles-ci figurent, avec mention de leur origine naturellement, dans le superbe catalogue édité par le Louvre. La responsable du service d'iconographie du musée, en nous le faisant parvenir, a ajouté qu'elle conservait précieusement nos coordonnées pour le cas où elle aurait besoin d'autres documents relatifs au patrimoine ardéchois.

Ce qui confirme tout l'intérêt qu'il y a à enrichir le plus possible notre site.

* SAINT-JEAN R. « Le retable de l'arbre de Jessé à Gravières (Ardèche) » dans « Le grand retable de Narbonne », *Actes du premier colloque d'histoire de l'art méridional* (1988), Narbonne 1990.



La société de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche

Sa mission : Rechercher, faire connaître, contribuer à sauvegarder les monuments et objets d'art du département de l'Ardèche.

L'aide à des opérations de restauration est sa priorité : conseils et participation aux financements avec le concours du Conseil général ou sur fonds propres suivant les cas.

Les sorties qu'elle organise à travers l'ensemble du territoire associent : élus, historiens, archéologues, associations et autres amoureux du patrimoine.

Sa revue : « Patrimoine d'Ardèche » et son site Internet sont des outils précieux pour valoriser le patrimoine ardéchois.

Ses interlocuteurs : mairies, service culturel du Conseil général, DRAC, SDAP, PNR des Monts d'Ardèche, associations, et toute personne intéressée par le patrimoine bâti ou naturel.

Pour la joindre : BP 237 07002 Privas cedex - Courriel : contact@patrimoine-ardeche.com

Tél. 04 75 94 46 94 (ligne du président Guy Delubac)

Pour adhérer : Envoyer à l'association (adresse ci-dessus) :

- vos nom, prénom, adresse complète

- un chèque de 20 € (cotisation individuelle) ou de 28 € pour un couple ou une collectivité.

Vous recevrez notre revue à l'adresse indiquée.

Crédits photographiques

P. Bousquet : p. 1, 2 (haut), 3 (haut), 4, 5, 6, 8 (haut), 12

D. de Brion : p. 10, 11 (haut)

G. Coiron : p. 11 (bas)

J.-F. Cuttier : p. 3 (bas)

J. Fournet-Fayard : p. 9

Y. Leclère : p. 7, 8 (bas)

M. Rouvière : p. 2 (bas)

La Sauvegarde laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos.

Patrimoine d'Ardèche

Sté de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche

Siège Social :

Archives départementales de l'Ardèche
Place André Malraux - PRIVAS

Adresse postale :

BP 237
07002 PRIVAS Cedex

Directeur de la publication

Guy DELUBAC

Comité de rédaction :

M.d'Augustin - M. Bousquet - P. Bousquet
B. de Brion - D. de Brion - P. Court
G. Delubac - J. Dugrenot - A. Fambon
J. Fournet-Fayard - M. Rouvière

Réalisation : C. Bousquet

Impression : Print Concept, ZAC les Paluds 2, 13400 Aubagne

ISSN : 2101-6771 Dépot légal : janvier 2010